

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 25

Artikel: La fougère. - Remède contre le ténia ou ver solitaire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Avons-nous le beau demain ?

C'est la dernière question que font, le soir, les bonnes femmes, lorsque, avant de se coucher, elles viennent, la bégue sur la tête, tirer leurs volets et inspecter l'état du ciel.

C'est la question que se posent les paysans qui viennent d'enclappler leurs faux pour commencer les foins le lendemain matin, et qui, par dessus la haie, échantent quelques paroles avec le voisin.

C'est la question que se posent, anxieux, des quantités de touristes. Pendant toute la semaine, ils ont respiré l'air étouffé des bureaux. Penchés sur les longues colonnes de chiffres à additionner, n'ayant comme distraction que le vol des mouches battant lourdement les vitres, ils ont rêvé des hautes cimes, de l'air pur et frais des glaciers, de l'eau des torrents et de la bonne et saine fatigue qui rendra leurs muscles souples et leur cerveau léger. Au grincement des plumes d'acier sur le papier, ils ont évoqué la Dent-d'Oche ou les Rochers-de-Naye, le Mont-Tendre ou les solitudes de Lioson.

C'est la question que se posent des centaines d'écoliers. Le grand jour de la course scolaire va luire. Les chars qui doivent cahoter la bande joyeuse jusqu'à la prochaine gare sont enguirlandés de sapins; sur la table de la cuisine, la maman a aligné, en bon ordre, les œufs et les saucissons, dont les sacs vont se remplir tout à l'heure. A l'école, c'est en vain que le maître dicte de son ton le plus monotone. A chaque instant une tête brune ou blonde jette un regard anxieux vers la fenêtre, et l'on entend Jacques dire à Pierre: « Croistu qu'il fera beau demain? Regarde voir ce nuage. »

Le maître lui-même, tout en conservant son air digne et sévère, se pose anxieusement la même question: « S'il fait mauvais temps demain, se dit-il, il n'y aura plus moyen d'y tenir. Autant vaudrait garder un *quarteron* de *grémillettes* au soleil. »

C'est enfin, amis lecteurs, la question que se pose le *Conteur*, parce que rien de ce qui vous intéresse ne lui est indifférent.

Et s'il essayait d'y répondre?? Oh! je sais bien qu'il existe quelque part, au Champ-de-l'Air, un bureau du *beau temps*, chargé de correspondre avec les régions supérieures. Là, des messieurs, non moins instruits que solennels, sortes de Nostradamus du presque XX^e siècle, prophètes en redingotes et cravates claires, annoncent solennellement, *urbi et orbi*, le *temps probable*.

Sans doute, ils vont nous accabler de leur ressentiment. Mais après tout, la concurrence est libre, n'est-il pas vrai? La Constitution fédérale garantit la liberté du commerce, et l'Etat n'a pas encore, que je sache, monopolisé le beau temps, comme le sel et la poudre à canon.

Faisons comme Elie et les prophètes de Baal, et que le bon public soit juge!

Le *Conteur*, sans doute, n'a pas à sa disposition tout un attirail de baromètres, de thermomètres, de pluviomètres, de sismomètres, et de trente-six autres choses en *mètre*; mais

il possède, dans ses archives, un vieux livre du temps de nos grand'mères. Oh! ce n'est pas la peine de hausser les épaules, Messieurs les météorologistes, nos grand'mères ont sur nous un très grand avantage, celui d'être nées avant nous, et leurs prédictions valent bien les vôtres. Car, sachez-le bien, sous le rapport de l'infailibilité, vous n'avez rien de commun avec le pape, et il y a, par le canton, nombre de mauvaises langues qui prétendent — je sais bien qu'il ne faut pas tout croire, non plus — qui prétendent que, lorsque vos prédictions se réalisent, ce sont tout simplement des *coups de bourse*, absolument comme lorsque le vieux David Tinquet décrocha le coquemar à l'abbaye. Le pauvre homme avait éternué au moment de tirer la détente, et lâché son coup de fusil au hasard.

Ceci dit, écoutez bien, bonnes gens que la chose intéresse: C'est mon vieux livre qui parle:

Quand le soleil se lève dans les nuages qui le cachent tout à fait ou à moitié, quand il paraît taché ou qu'il est rouge, bleu ou chargé de plusieurs couleurs, qu'il est environné de longues raies, ce sont signes de pluie dans la journée. De même lorsque, dans son cours, il paraît petit, pâle, environné de cercles sombres, caché dans un nuage jaune ou roussâtre, qu'il pousse de longs rayons, ou qu'il demeure dans une nuée noire, c'est de la pluie pour le lendemain.

La lune qui se renouvelle quand le temps change, qui ne paraît point le quatrième jour, ou qui a les cornes sombres dans son commencement, marque la pluie. On prétend aussi que le trois, le quatre et le cinquième jour de la lune influent sur tout le reste du mois, et que quand la corne haute du croissant est plus obscure que la basse, il pleuvra en décours; au lieu que la pluie viendra au premier quartier, si la corne basse est la plus sombre; et en pleine lune, si le milieu du croissant est le plus noir.

C'est encore un signe de pluie, si on se trouve las et assoupi, sans autre cause que la pesanteur de l'air; si l'on ressent des douleurs aux jointures, des rhumatismes, des cors aux pieds; si la corneille se baigne ou crie le soir; si le corbeau croasse ou bat des ailes; si les oies crient et volent plus que de coutume; si les abeilles n'osent s'éloigner; si les vers sortent de terre; si les fourmis s'agitent et emportent leurs œufs; si les poutres se mettent à couvrir leurs poussins sous leurs ailes, ou à couvrir la terre et se battre; si les pigeons s'élèvent en l'air précipitamment; si les hirondelles volent bas et crient sur les eaux; si les cochons folâtent et brisent tout; si les chats s'épluchent; si les vaches béent en l'air; si les ânes braient plus que de coutume, ou s'ils secouent les oreilles, se roidissent la queue et se vautrent; si les coqs chantent extraordinairement, principalement le soir quand ils sont juchés (le chant du coq à des heures extraordinaires marque toujours un changement de temps); si le ciel devient humide; si les retraits puent plus que de coutume; si les chiens se vautrent; si les mouches, les puces et les punaises mordent plus fort que de coutume; si le son des cloches est plus perçant; si les charbons du foyer pétillent et que la fumée n'aille pas droit; s'il s'attache des charbons dessous le pot-au-feu; si la lampe ou la chandelle noircit en brûlant, se charge de champignons et pétille, ou que la fumée soit épaisse; si la suite des cheminées tombe par flocons, ce sont tous là signes d'orage et de pluie.

Quand le soleil se lève sans taches et sans être plus grand qu'à l'ordinaire; qu'il se lève dans un petit brouillard qui s'évanouit et dans un cercle qui se dissipe également, qu'il se couche clair et net au milieu de quelques petits nuages rougeâtres détachés les uns des autres; quand la lune se renouvelle en temps serein, que son croissant est sans tache, que le troisième jour la lumière est petite mais vive, c'est du beau temps pour tout le reste de son mois.

Quand les nuées qui sont comme un chapeau dont elles couvrent le haut des montagnes se dissipent, quand la voie de lait ou lactée est claire et luisante, quand il y a eu beaucoup de rosée et que le ciel est serein, on peut compter sur un beau jour. Il en est de même quand le hibou se montre le soir et chante toute la nuit, quand les corneilles crient le matin et que les canards s'éloignent de l'eau.

Une éclipse amène ordinairement du beau temps.

Et maintenant, lecteurs, si vous avez encore besoin de mes concurrents du Champ-de-l'Air, c'est que vous êtes bien difficiles à contenter.

PIERRE D'ANTAN.

La fougère. — Remède contre le ténia ou ver solitaire.

On sait que la fougère est reconnue comme le remède souverain contre le ténia; mais ce que chacun ne sait pas, c'est l'origine de ce remède et le nom de son inventeur.

Avant l'emploi de la fougère, c'est-à-dire au milieu du siècle dernier, les parasites de l'intestin étaient fort redoutés et quiconque en logeait un dans ses entrailles passait pour un homme bien à plaindre, capable des plus grands sacrifices pour se débarrasser de la terrible bête. Aussi, de tous les pays d'Europe, de riches vermineux venaient-ils consulter le spécialiste Nouffer.

Le *Petit Marseillais*, qui a publié il y a près de deux ans un article très intéressant sur ce sujet, nous apprend que « ce Nouffer était un petit chirurgien du canton de Berne, qui n'avait pas son pareil pour déloger le ver solitaire, au moyen d'un médicament dont il gardait la formule secrète. Malgré qu'il eût aidé une infinité de gens à vivre, Nouffer mourut. Sa veuve le pleura, pendant le délai réglementaire, puis se consola en continuant le commerce du défunt. Le deuil était fini, et le spécifique s'appelait « Le remède de M^{me} Nouffer », lorsqu'un grand seigneur russe, le prince Baryantinski, fit le voyage curatif d'Helvétie.

» Tourmenté, depuis plusieurs années, par un ténia rebelle, il fut délivré en trois jours par l'héritière du bienheureux secret vermifuge.

» La joie du prince était immense; il vint la manifester à Paris, où il cria partout l'efficacité du remède de M^{me} Nouffer. Il la célébra tant et si bien, à la ville et à la cour, que Louis XV fit essayer la drogue par ses médecins. Les essais de la faculté ayant été suivis de bons résultats, le roi acheta la formule et ordonna de la publier pour le soulagement de l'humanité.

» Passé de vie à trépas en 1774, emporté

par la petite vérole, le monarque « bien-aimé » ne put lire cette publication, laquelle n'eut lieu qu'en 1775, dans les termes suivants :

« Au début du traitement, le malade fait usage d'eau panée fortement chargée de beurre, et si le ventre est serré, on lui prescrit des lavements de mauve et de guimauve légèrement salés et mélangés d'une petite quantité d'huile d'olive. Le lendemain, de grand matin, on administre trois drachmes de poudre de fougère, suspendus dans quatre à six onces d'eau distillée de tilleul. Pour éviter les nausées, on mâche du citron confit, on se lave la bouche avec une eau aromatique, on respire du vinaigre. Le médicament est-il vomi, il faut attendre que le calme se soit rétabli et administrer une nouvelle dose. Au bout de deux heures on prescrit un bol purgatif ainsi formulé : Calomel et résine de scammonée, de chaque douze grains; gomme-gutte cinq grains, avec addition d'une petite quantité de conffection d'hyacinthe. Chez les gens robustes et constipés, on augmente les proportions de ces substances; dans les conditions opposées, on atténue les doses. On donne peu après une tasse d'infusion légère de thé. Le ténia expulsé, on remplace le thé par un bouillon de viande. »

» Débarassée des floritures culinaires qu'on pourrait appeler « les bagatelles de la porte » le remède de M^{re} Nouffier se composait, en réalité, de quelques grammes de poudre de fougère, associée à un purgatif.

» La combinaison était bonne, mais elle ne renfermait aucune substance inconnue, le vieil Hippocrate ayant signalé, dès l'enfance de l'art, les bons effets de la fougère contre l'entozoaire nommé par lui le *ver plat*. Cela avait coûté dix-huit mille livres.

» S'il fallait se baser sur les prix exorbitants qu'acquiescent, de nos jours, certaines spécialités pharmaceutiques dont toute la valeur est faite de grosse publicité, on pourrait croire que l'ami de la Pompadour ne paya pas bien cher le spécifique de la Nouffier, mais en songeant à l'origine modeste du végétal qui est la partie essentielle du remède vendu, on peut dire que le roi ne fit pas un marché très brillant. Ce qu'il y avait de bon dans la recette n'était qu'une vieillerie donnée pour du neuf.

» Ne nous en plaignons pas trop, en somme, puisque le ténia ne fait plus peur aux gens, quoique sa fréquence ait augmenté considérablement, à mesure que se propageait la mode des viandes saignantes, et saluons le modeste végétal qui nous rassure : la fougère. »

Nous trouvons dans une revue spéciale militaire publiée à l'étranger des renseignements vraiment bien curieux et à coup sûr peu connus sur le nombre moyen des balles qu'il a fallu tirer, au cours des principales guerres du siècle, pour mettre un seul homme hors de combat.

D'après les comptes-rendus officiels et les rapports des médecins militaires de l'époque, aux fameuses batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, de Friedland, d'Iéna et d'Eckmühl, chaque soldat tué ou blessé représentait environ 3,000 cartouches tirées.

A Leipzig et pendant la campagne de France, en 1814, il n'a pas fallu moins de 10,000 balles pour mettre un seul homme hors de combat.

Avec les perfectionnements apportés à l'armement européen, la moyenne s'abaisse très vite. A Solferino, en 1859, les Autrichiens font pleuvoir sur les troupes françaises un déluge de 8,400,000 projectiles, tuant ou blessant 12,000 Français : soit 700 cartouches tirées par homme atteint.

En 1870, pendant certains engagements particulièrement meurtriers, la moyenne est tombée à 250, et l'année dernière, durant les opérations autour de Santiago, elle a atteint le minimum de 230 balles par soldat.

Les pauvres bêtes. — Bientôt va s'ouvrir à Varsovie le marché aux oies, qui se tient tous les ans dans cette ville depuis un temps immémorial, et où plus de trois millions de volatiles sont vendus chaque année.

Or, il paraît que ces bêtes, destinées pour la plupart à l'exportation en Allemagne, ne sont pas envoyées par le chemin de fer, comme on pourrait le croire. Elles viennent à pied, — pardon! nous voulons dire à pattes, — en troupeaux de trois ou quatre cents à la fois, sous la conduite d'un gardeur professionnel qui, avant de leur faire le voyage, les entraîne pendant plusieurs semaines dans les conditions suivantes :

Les oies sont d'abord exercées à marcher sur une mince couche de goudron, dont leurs pattes s'imprègnent en se durcissant. Puis on les habitue à franchir de longues étapes et à traverser toutes sortes de terrains, marécageux ou rocailleux, plats ou couverts.

Alors seulement commence la marche finale, devant aboutir à Varsovie, et souvent très pénible. La plus grande partie des troupeaux d'oies, en effet, sont formés à Wilna, à Duna-bourg, plus loin même quelquefois. Les étapes, de plusieurs centaines de kilomètres, doivent être couvertes rapidement et pendant les chaleurs. Aussi, en arrivant à Varsovie, les bêtes épuisées sont-elles soumises à un gavage réparateur.

Lès canaris d'éboitons.

« Cein' que l'est portant què dè no ! » desâi cauquies dzo dèvant Tsalanda la Rosette à Tattton, ein vouaiteint lo tia-caïon l'ai déchicotâ se n'anglais.

L'est veré, quand on l'âi sondzè bin, que cliâo pourrès bitès ont on soo bin minabillio dein stu bas mondo. Que dâo dianstre dereint-no, no z'altro, s'on sè vèyai einellieure dinse, po tota sa via, dein on éboiton io bin soveint on ne vai papi on istièrre et io on no bourrâi dè pedance tant qu'là no fèrè chaotâ ! Qu'este-tè que no dereint quand on ne no saillèrâi jamé défrou què po no tsandzi dè paille àobin po no frottâ lè tsambès avoué on bocon dè lard quand on arâi dâi douleur pè lè piautès ! Et, quinna grimace fareint-no s'on ne poivè, coumeint cliâo pourrès bitès, rein mé preindrè lo frais, rein mé vairè lo sèlâo, ni la louna, lè z'étailès, lè niollès, lè z'osès et tot cein que no fâ tant plliès dè vairè et qu'on bio matin on vindrâi no fèrè lèva po allâ passâ l'arme à gautse ! Vouaigue portant lo soo dè ti lè caïons ! mâ, n'est-te pas on soo bin terriblio ?

Que volliâi-vo ? tsacon sa porchon dein stu mondo et faut bin sè nuri d'ouïe, à mein dè medzi dâo tsin àobin dâi rattès et dâi mouzets, coumeint l'ont fè pè Paris ein 71. Pu, n'ia pas à derè, la tsai dè caïon est 'na ruda bouna pedance ; tot est bon, du lo mor tantqu'è à fin bet dè la quiaua. Avoué lo sang, vo fédès dâi boudins et dâi matafans que vont destra bin avoué dâi truffès boulaîtès ; lo mor, lè bajoue, lè pions, lo petit salâ, mimameint la quiaua, vouaigue on régat s'on lè met couaire avoué dè la compoûta ; lo lard et lè couîtelettès vont bin avoué totès sortes d'affèrès ; et lè jambons avoué dâi choux ! et la sôccesse à grelli avoué dè la salarda ài carottès ! et lo tsergosset ? et cliâo fèdzo avoué dâo papet ào poret ! Et lè sôccossions, du lo pe petit tantqu'è à botatot, qu'on pâo medzi avoué quiet que sai !

Enfin, breffe ! tot est bin tsi lo caïon et s'on ne medze pas lo bourelion, on s'ein sai po graissi lè raissès et avoué la pétubillia, on fâ dâi borsès à taba qu'on n'ein vai pas la finition, tant douront.

Cliâo pourro caïons ne sont portant rein dèfecilo po lo medzi et ne sont rein morfrelets. Pè pou qu'on aussè on courti àobin on pllian-

tâdzo, tot l'âo z'est bon : dâi restès dè jerdinadzo, dâi truffès que ne valliont rein po lo dina, lè lavurès, la laïtia, la couète, qu'on pâo avâi po rein à la fretéri et on pou dè reprin dè sa-t'ein quatorze, vouaigue tot cein que l'âo faut. Crayo que n'ia què lo kegnu et la rese-gna que n'amont pas.

Adon, s'on lè z'a bin bourrà et se vont bin, pè vai l'âoton, vo z'âi dza dâi bitès que vo font quatro dâi dè lard avoué on demi-pouce dè pène, que cein va bin à la fenna po reimplliâ sè toupènès.

Lo lard bin gras est 'na boun'affèrè po cliâo que l'amont dinse et lè Chouabes et lè Bâdiches s'ein relètsont lè pottès ; mâ, quand l'a 'na petita veina dè tsai rodze ào maitein l'est onco bin dè meillâo. Ora, coumeint faut-te fèrè po l'avâi dinse ? Ne pu pas vo lo dere, mâ attiutâ cliâ z'ique :

Bricolon avâi dou caïons à l'eingrais et ne sè pas quinna lubie l'avâi z'u, mâ tantia que l'âo baillivè à medzi sa-t-à houit iadzo per dzo dâi pecheintès mètra tot épaisès dè truffès et d'ouïe d'altro, tandi dou dzo, et tandi trai ào quatro dzo après laissivè l'audzo vouido et ne l'âo portavè papi cein que vo z'arâi fè mau à n'on ge, que cliâo pourrè bitès crèvâvont dè fan et fasion on dètertîn dâo dianstre dein l'éboiton ; ronnâvont que dâi sorciers et coudhivant solèva lo couvai dè l'audzo avoué lo mor. Ion dâi vezins qu'avâi oïu cé boucan, va dèmandâ à Bricolon porqu'iet laissivè crèvâ dè fan cliâo pourro bitès asse grantein.

— L'est ma moudâ, l'ai dese Bricolon, mè caïons, vu lè z'acoutema à fèrè dou dzo gras et trâi dzo mégro.

— Et porqu'iet ? fou que t'è !

— Et bin, l'est po avâi dâo lard bin eintremècliâ, kâ l'âmo dinse !

Une peur bleue.

Le *Voleur* a publié un récit plein d'émotions, et dont l'auteur fut le héros. Celui-ci nous raconte qu'il voyageait dans les îles malaises, Sumatra et Java, en compagnie d'un géographe et d'un géologue français. — Nos voyageurs débarquèrent un soir dans le défrichement de Nieuwenhuys, où séjournaient une douzaine de colons néerlandais servis par toute une population de Malais et de Chinois.

Le village est fortifié contre les tigres qui, en ce même territoire, s'emparèrent par deux fois, en 1811 et en 1853, des colonies malaises, dont ils dévorèrent les occupants.

Se levant, un jour de bonne heure, le narrateur, cycliste passionné, se promena dans le village pour respirer l'air frais du matin. Tout à coup il remarqua une magnifique bicyclette remise sous un hangar, et portant une des plus célèbres marques américaines. A la vue de cette excellente machine, il fut pris d'une envie irrésistible d'en faire l'essai.

Et il l'enfourcha.

Maintenant laissons-le faire lui-même le récit vraiment dramatique, terrifiant même de la scène à laquelle nous allons assister.

Un assez bon chemin s'étendait devant l'habitation, commencé par les anciens Malais dévorés, fini par la colonie néerlandaise. J'y pris mon vol, délicieusement, je filai avec une vitesse de course. Positivement, c'était une machine parfaite, obéissante, sensible, rapide. L'envie devint irrésistible, et, sûr d'être excusé par notre aimable hôte, me voilà vaincu et courant à pédale forcée à travers les rizières et les cafésiers.

Cinq ou six kilomètres me séparaient de la forêt ; ils furent franchis en quelques minutes. Je me trouvais devant un océan de verdure. Je demeurai ensorcelé par l'endroit. Pour mieux en goûter la grâce puissante, je descendis de machine. Je m'assis sur une pierre de granit.

Tandis que j'étais ainsi, des branchages craquèrent, quelque chose de lourd et de léger ensemble